

# LETTRES



À  
MES ÉLÈVES

## Philosophie de soutien à une humanité confinée en cette année singulière de 2020

par *Hervé-Marie Gicquel*

*Enseignant en philosophie au Cégep de l'Outaouais et détenteur d'un doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa*

« Ainsi chacun apporte à sa façon sa part d'humanité. Moi, je suis un écrivain et un professeur de philosophie, et c'est avec ma plume et mon esprit que je veux vous apporter un peu de réconfort et de répit, si tant est que l'étude et l'amour de la sagesse peuvent en produire. »

- *Hervé-Marie Gicquel*

« Il n'y a donc pas d'âge pour philosopher, comme l'a enseigné Épicure (-341 à -270 av. J.-C.) dans sa Lettre à Ménécée, puisqu'il n'en existe aucun au cours duquel il soit inutile de réfléchir pour tenter d'alléger son sort ou d'essayer d'apaiser son esprit, et en particulier en ces temps vraiment trop singuliers. »

- *Hervé-Marie Gicquel*

## Notice biographique

**Auteur : Hervé-Marie Gicquel**

Hervé-Marie Gicquel est professeur au Cégep de l'Outaouais, dans la région de Gatineau, au Québec. Détenteur d'un doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa, poète et écrivain, il a enseigné pendant près de trente ans des matières diverses, théories de la psychanalyse, philosophies de l'histoire, de la religion, de l'irrationnel, mais aussi de l'art et de la sexualité, de l'éthique et de la politique. Il s'est intéressé aux grands champs de la connaissance humaine et nous livre aujourd'hui une part de cette réflexion qu'il a mûrie au cours des ans pour soutenir les esprits en toutes périodes, mais ici plus particulièrement ceux qui traversent la rude et déconcertante épreuve de ces temps de crise sanitaire et de confinement. Ses lettres à ses élèves, écrites en temps de crise et dans l'urgence, se présentent comme une philosophie de soutien à tous ceux qui cherchent à renouveler l'espoir et à approfondir le sens de leur vie, par-delà les préoccupations plus économiques et politiques de notre époque. Un livre qui parle de la vérité de l'homme, qui est autant celle de sa vie profonde que celle de la marche du temps et celle de l'histoire.

### Les lettres à mes élèves

**Nos meilleurs remerciements à M. Cheikh Faye et à Mme Isabel Hoesli pour leur aide si dévouée à la révision. Demande faite au Bureau du droit d'auteur, Office de la propriété intellectuelle du Canada.**

**Dépôt au Cégep de l'Outaouais, Printemps 2020.**

**Gatineau, Québec, Canada.**

### Autres publications ou diffusions

**Courants de vie, poèmes en prose et poésie, 1985.**

**Kierkegaard, Le Livre sur Adler, 1985.**

**Le Rêve dans la Naissance de la tragédie, 1985-86.**

**L'intervention de l'inconnu dans la vie personnelle, 1996.**

**LETTRES À MES ÉLÈVES**

*Partie 3. Apprivoiser l'isolement*

**TABLES DES MATIÈRES**

<i>Notice biographique</i>	2
<i>IX. La compagnie de la solitude</i>	4
<i>X. Du bon usage de l'isolement</i>	11
<i>XI. Trop d'abondance</i>	12
<i>XII. La dépossession</i>	14

## **NEUVIÈME LETTRE**

### ***La compagnie de la solitude***

Ces heures de solitude et de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement moi et moi sans diversion, sans obstacle, et où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

Rousseau.

*Les Rêveries d'un promeneur solitaire.*

*Deuxième promenade.*

*Chers élèves et amis si isolés,*

*Tout au long de cette correspondance, vous le constatez pleinement, je n'ai cessé de penser en premier lieu à vous, avant que de songer, il est vrai, aux autres de nos infortunés contemporains. Je vous ai tous trouvé bien courageux, car peu se sont plaints. En pareilles circonstances, c'était assez remarquable. Je vous remercie aussi beaucoup de m'avoir aidé et de m'avoir permis de vous accompagner jusqu'à la fin malgré toutes les contrariétés que nous avons dû subir.*

*Le confinement de tout un peuple est une dure chose. Ceux qui ont décidé ça aimaient leurs semblables plus fort encore qu'ils n'aimaient le confort de leur vie et de leurs moyens. Toute gouvernance qui doit décider de choisir entre le respect des libertés individuelles et l'application de restrictions essentielles se prête à un exercice d'équilibre qui est des plus risqués. Ils s'en sont fort bien sortis. Et ils ont également eu l'audace économique de tout lâcher en faisant le pari que nous allions tout regagner par la suite. Il faut donc rendre hommage à leur intelligence politique et à leur courage parce qu'ils ont compris qu'il n'y avait aucune autre façon de sauver leurs concitoyens de ce péril viral que de les enfermer. Ils ont collé aux avis de leurs conseillers scientifiques, unanimes sur ce point à travers le monde entier : il y avait urgence vitale. Nous pouvons nous féliciter d'avoir eu en tout cas, au Québec et au Canada, des hommes et des femmes d'état qui ont su se montrer humanistes et pragmatiques.*

*On dit justement de la pensée du confucianisme que c'était un humanisme. Les disciples du sage Confucius - K'ung-tzu en chinois - (Ve av. J.-C.) ont rapporté dans ses Entretiens les paroles de leur Maître au sujet de la vérité, de la Voie ou du « ren ». On lit donc à la question du disciple Fan Chi : « Qu'est-ce que le ren ? ». Le Maître de répondre : « C'est aimer les hommes ». Fan Chi : « Et la sagesse ? ». Le Maître : « C'est connaître les hommes ». Et voyant*

son disciple perplexe d'ajouter : « C'est choisir les hommes droits et les placer au-dessus des hommes pernicious afin que ces derniers s'en trouvent redressés ». Entretiens de Confucius, Livre XII. De l'art de gouverner, 22. Il ne fait aucun doute dans cet exemple que le discernement des maîtres à penser les rapproche des hommes plutôt que de les en éloigner. Disons que, pour une fois, nous ne pouvons pas trop douter que nos dirigeants aient dû se préoccuper davantage des hommes que de leurs polémiques parlementaires.

Ceci dit, il est arrivé évidemment que ces décisions de nos personnes d'État ont plongé sans le vouloir un grand nombre de gens dans l'isolement. De deux mots, ils ont dû choisir le moindre. Il leur a donc fallu livrer quelques définitions sur les conséquences de cet état de fait nouveau. On a précisé que, si l'on était confiné, on n'était pas isolé. De nos jours, avec les réseaux sociaux et avec tous les moyens informatiques et techniques dont nous disposons, l'enfermement, c'est bien clair, n'est plus synonyme d'une perte de contact. À la limite, il peut se transformer en une sorte de divertissement ou de formation à distance entre des gens très branchés. Nonobstant il y a encore beaucoup trop de personnes qui ne sont pas appareillées pour ce faire, ou d'autres qui, malgré tout, se sentent piégées dans cet isolement. Sans surprise, l'état de leur santé mentale, les conditions sociales de leur vie, le lieu géographique qu'ils occupent, les circonstances de leur destin les coupent plutôt des autres. Et ces gens sont dans l'impossibilité de peupler leur isolement, intérieur ou extérieur, suffisamment en tout cas pour échapper à l'ennui et à la tristesse.

La distanciation sociale n'y aide en rien. On dira ce qu'on veut, mais ne même pas pouvoir se serrer la main, ça mine le moral quand on en a besoin ! J'ai découvert chez Albert Einstein, une présentation de cette loi fondamentale de la mécanique qu'est l'inertie, telle qu'elle est formulée par Galilée et Newton. Elle détermine le fait qu'« un corps suffisamment éloigné d'autres corps persiste dans son état de repos ou de mouvement rectiligne et uniforme » - La Relativité. Ch. 4. Le système de coordonnées de Galilée. Je conçois que ce principe soit largement dépassé à notre échelle astronomique hypermoderne mais je trouve que sa définition convient assez étrangement à la situation de notre confinement qui ne paraît jamais vouloir cesser ! Oui, j'ai beaucoup d'humour.

Par définition, l'isolement est le fait de se retrouver seul, séparé de ses pairs, éloigné de ceux qui nous ressemblent. On dit qu'on peut se sentir seul même au cœur d'une foule, ce qui laisse entendre qu'on peut se sentir encore plus intensément seul dans la situation d'un enfermement ou d'un confinement. En cet état, l'être humain est souvent confronté à la solitude dans laquelle nombre d'êtres humains ressentent une détresse, une peine, un abandon, qu'ils surmontent à peine ou avec beaucoup de mal.

Vous savez, moi aussi je suis seul, mais je ne me sens pas tel. Je veux bien vous expliquer joliment pourquoi, en sachant que ça en aidera sûrement quelques-uns et quelques-unes qui aimeraient y réfléchir. J'écris en effet pour ceux-là au milieu de ma nuit comme pour ceux qui aiment à découvrir des solutions heureuses. J'écris la nuit, parce que, c'est vrai que j'écris ici la nuit. Et si la nuit, on a l'impression d'être encore plus seul, je puis vous affirmer néanmoins,

comme le confiait Baudelaire à sa mère, que : « Je ne m'ennuie jamais dans la solitude » - Lettre à sa mère, Paris, 6 mai 1861.

*J'ai une observation à faire. On croit nécessaire, dans l'état des choses actuelles, et pour la bonne cause, d'expliquer aux gens qu'il faut distinguer le confinement de l'isolement, en oubliant de séparer généralement l'isolement de la solitude. D'abord, et c'est fort regrettable à dire, mais la solitude dans notre monde n'est pas un état apprécié. On pourrait même dire, hélas ! qu'elle est généralement mal vue et mal comprise, faute de penseur ou de scientifique sans doute pour la défendre. Elle est de toute manière symboliquement condamnée par la multitude de nos moyens de communication. C'est pourquoi elle doit passer inaperçue; quelque part elle nie l'efficacité de ce qu'on a créé à l'échelle globale, et, mais c'est compréhensible, dont on a raison d'être éminemment fier ! On voudrait tant aller de l'avant avec l'informatique, le numérique, la robotique, en un seul mot – je suis un peu critique – l'économique, qu'on dirait que le terme même de « solitude » devrait être effacé du beau tableau de nos réussites techniques. En cela, notre civilisation hypermoderne fait ici une grande erreur que le fait de notre situation catastrophique fait ressortir encore plus.*

*La solitude devrait être la condition la plus recherchée par l'être humain et l'on devrait enseigner plutôt partout les bénéfices de sa fréquentation. De cette façon, l'être humain se survivrait bien mieux à lui-même.*

*La solitude, contrairement à aujourd'hui, les Anciens en parlaient tout le temps, que ce soit en poète, en philosophe, en mystique ou en théologien. C'est en elle, en effet, que nous trouvons l'une des premières occasions d'assurer notre santé mentale et de saisir le sens plus profond de notre existence. Ne plus le signaler revient à marcher contre sa nature et à refouler par conséquent nos contemporains dans la contradiction de leur désarroi, de leur panique et de leur sentiment d'abandon. Ne pas en faire l'objet de toutes les attentions pousse ultimement l'individu à l'irréparable, en le maintenant dans une fausse raison de décider de s'ôter la vie ou de sombrer dans la violence. Entretenir notre conscience personnelle et sociale dans une telle négation est une erreur absurde et extrêmement grave, voire un crime abominable, puisque cela nous prive de la condition dans laquelle tous les esprits les plus grands ont pu découvrir un sens à notre existence, des directions valables pour toutes nos sociétés, la raison qui fait l'art, la littérature et l'histoire. Tous les mystiques aussi affirment avoir trouvé un dieu dans leur solitude. Ne plus valoriser et supporter la solitude, c'est comme s'étouffer soi-même sans l'aide d'un virus.*

*J'accuse ici notre temps d'être coupable de rechercher à constamment nous en priver. Moi, je pense plutôt qu'on devrait créer un Hashtag à l'échelle mondiale, du genre : « Tous ensemble pour la solitude ! ». On n'insistera jamais assez sur le fait qu'on ne devrait jamais la négliger. Au XVIIIe, Jean-Jacques Rousseau l'avait si bien compris à la fin de sa vie qu'il s'y est réfugié - de lui-même – en quête de son identité : « Mais moi, détaché d'eux et de moi-même que suis-je moi-même ? Voilà ce qu'il me reste à chercher » - Les Rêveries d'un promeneur solitaire.*

*C'est évident, même si les réseaux sociaux paraissent être un excellent moyen de surmonter les tracasseries de notre isolement et qu'il est attesté que la cohésion sociale représente un rempart à la désespérance et au découragement, la solitude demeure en fin de compte le propre de chaque être humain et le lieu par excellence où sa conscience se retrouve. Si les appels à la solidarité et à l'entraide ne calment plus vos anxiétés, si vous ne trouvez personne autour de vous, et que vous êtes sur le bord de céder à la panique, pensez simplement à ceci : le désenchantement qu'on ressent dans le fait d'être seul provient uniquement de notre oubli que nous ne sommes jamais seul à nous sentir seuls, puisqu'il s'agit d'un sentiment que nous partageons tous, y compris ceux qui, devant vous, vous semblent inébranlables. Si vous voulez, il faut comprendre que la solitude est un drame uniquement si l'on s'imagine être dramatiquement le-la seul-e à la vivre, alors qu'en fait, comme nous le disions, elle nous appartient naturellement en propre. C'est comme si l'on était triste d'avoir un pied, un bras, une main, une idée, une émotion, une sensation, etc., et que l'on essayait de se convaincre qu'on était bien les seuls à avoir ça et qu'il fallait par conséquent s'en plaindre ou s'en attrister ! Vous comprenez tout de suite que le refus de la solitude part nécessairement de la mauvaise conception qu'on se fait donc de sa nature, faute d'avoir pu profiter dans sa vie d'un quelconque enseignement apaisant qui nous eût donné de la connaître, de l'apprécier et de savoir à quoi elle sert. Et la raison qui explique cet état de fait incontournable, c'est-à-dire que la solitude nous est génétiquement propre, c'est qu'elle est simplement la condition où la Nature nous a jetés, dès notre naissance, pour nous rappeler que l'un des principaux défis de notre existence consiste dans notre obligation de prendre tout le temps de l'apprivoiser.*

*On s'aperçoit bien que notre éducation et notre information ne nous préparent jamais à ça. Je comprends que cela tient à l'absence d'une culture bien complète, plus adéquate par rapport à la réalité de l'homme. De fait, il n'existe pas à ce sujet de cours théorique ou d'enseignement pratique. Quel titre lui donnerait-on en effet ? Amusons-nous : Cours de solitude positive ? Formation vraiment à distance ? Enseignement pratique de l'état d'être seul ? J'ai beaucoup d'humour tout le temps. Apprentissage de l'absence des autres ? Psychologie pratique du sentiment créé dans l'isolement ? Échappatoire au je-m'en-foutisme ? Qu'importe, du reste, ça n'existe pas.*

*Il en résulte, parlons plus sérieusement, que chacun grandit un peu avec le sentiment que la solitude ne doit être ni souhaitable ni importante, et qu'on nous élève plutôt dans les moyens de l'esquiver. D'où l'abondance des expédients censés servir à la nier. Or, à la vérité, ni le divertissement, ni l'un des quelconques paradis artificiels qu'on nous propose sous la forme de l'alcool, de la drogue ou de la dépendance aux jeux, pas même cette extension utile de nous-mêmes qu'on a nommée cellulaire ou tablette, ne peuvent nous arracher réellement à notre solitude sans finir par en aggraver l'expérience. Il faut rappeler ici une très belle vérité : la solitude n'est pas à confondre avec l'isolement. L'isolement, lui, peut se rompre, mais la solitude nous colle à la peau. Elle a le pouvoir de nous envahir jusque dans l'anonymat même des foules. Ne pas savoir quoi faire d'une solitude omniprésente peut dégénérer en expérience anxigène. C'est ainsi que, du début à la fin de notre parcours sur cette planète, nous devrions apprendre plutôt à en faire notre plus grande et douce amie.*

*Les Anciens en parlaient carrément et la souhaitaient même. Aujourd'hui, il faut éviter ce mot : trop de personnalités anxieuses ! – Il faut tempérer. Des experts recommandent de ne pas brasser trop d'émotions, les gens sont trop fragiles. Ils courent le risque d'être très perturbés. De toute façon, on ne parle plus du mot « solitude » : on le passe sous silence. Ça fait mal dans une conversation. Et si on doit absolument l'évoquer, on l'accompagnera souvent d'une émotion négative.*

*Ensuite, on est censé être branché. La solution, c'est ça : c'est l'abonnement. L'écran est programmé pour nous donner accès à toutes les réponses et pouvoir nous produire toutes les satisfactions. Et puis on a aussi des jeux vidéo pour ça. Alors le fait de la solitude est passé de mode. Technologiquement, en fait, on est parvenu à la conclusion que la solitude n'existe pas. Mais à qui puis-je en parler alors ?*

*L'idée si caractéristique de notre temps de chercher constamment à la fuir n'est qu'une pure et simple illusion favorisée par nos lubies et nos moyens techniques. Au lieu de nous suggérer qu'un homme ne peut avoir de valeur que dans l'affluence ou la distraction, on devrait rendre obligatoire des cours – qu'on suivrait seul naturellement – de solitude avancés !*

*En réalité la solitude est un état qui nous a été spécialement donné pour que nous puissions apprécier la véritable nature du silence, celle de la quiétude et de la méditation. La solitude est faite pour nous aider à nous retrouver : elle contient elle-même le vaccin de la paix. Le bouddhisme zen y voit même une condition de la vacuité quand l'esprit qui ne s'y attache plus à rien, sans effort pénètre naturellement et de lui-même dans le Nirvana – Maître Shunryu Suzuki, XXe siècle. Esprit Zen esprit neuf. Si nous la connaissions mieux nous la trouverions capable d'insuffler à l'intérieur de chacun de nous, pour le moins, un grand calme merveilleux et profond auquel la génétique nous a spécifiquement programmés. Est-ce là si surprenant ?*

*À cette heure où le confinement est devenu le réflexe de toute conduite préventive et où le rapprochement familial ou tribal libère les paradoxes parfois étouffants de ses exiguités, la solitude s'impose comme étant le seul lieu où nous pouvons nous recueillir, prendre le recul indispensable face aux événements et mieux évaluer l'organisation à venir. Par conséquent, l'idée de la fuir comme la peste est un contresens auquel on veut absolument nous conditionner malgré nous. C'est qu'en nous détournant vers la multitude et la densité des objets, on ne cherche qu'à satisfaire mille cupidités, qui n'ont que faire de nos états d'âme, mais tout à faire de nos moyens, en sorte que tous ces intérêts nous préfèrent plus branchés qu'heureux, plus à l'affût que satisfaits, plus connectés que libres et réfléchis.*

*Je suis triste de constater que, dans notre monde, on dirait bien que la solitude est tue, considérée comme dépassée, voire inutile. La solitude, au contraire, est toujours bruyante, adaptée à son temps et plus que nécessaire. Et elle est, de plus, tellement souriante !*

*La solitude est peuplée de solutions objectives, pleines de réalisme et riches d'espoirs. Ce n'est que grâce à elle qu'on échappe à l'agitation et à la confusion. Ce n'est qu'en elle qu'on peut prendre le recul suffisant pour développer notre esprit critique, comparer les faits et les idées, se garder de la précipitation et découvrir enfin les plus grandes évidences. Descartes*



aurait dû écrire : « Je suis seul, donc je pense »; ou mieux encore : « Je pense, donc je suis seul ». Puis-je essayer en latin au risque de me tromper ? Cogito ergo sum sole ? On reproche souvent à Descartes son rationalisme étroit, dogmatiste ou instrumentaliste, d'avoir trop réduit l'homme, les choses et même l'idée de Dieu à sa seule pensée. Cependant il ne fait aucun doute qu'il n'aurait pu écrire : « Je pense donc je suis », sans distinctement ressentir en même temps, substantiellement, toute la solitude d'une pareille idée. Je suis, par définition, un homme seul. Pourtant c'est seulement dans la beauté de cette solitude qu'on peut être libre et reformuler les conditions de sa liberté comme la juste direction de sa pensée.

Si la solitude n'existait pas, on pourrait dire qu'il faudrait l'inventer. On pourrait tirer de ce cliché une conséquence évidente : sans elle, il est vrai, il n'y aurait eu dans le monde aucune invention, donc point de génies, point de littérature, de science, d'art ou de philosophie. Puisque c'est dans la solitude que tous les créateurs et toutes les créatrices ont conçu. Pourquoi donc vous en priver ? Pourquoi la fuir ? Notre civilisation veut-elle nous couper des racines de notre humanité ? La contagion tient à les replanter. Ainsi, que vous soyez une femme, un homme, une personne jeune ou âgée, dans votre douce solitude vous n'êtes jamais seuls, car vous êtes dans la compagnie des gens du passé. Dans la solitude vous pouvez vous concentrer sur ce que je vous dis. Il n'y a qu'en elle, aussi, que pouvez imaginer le visage de la Joconde qui vous fait face et qui bizarrement vous sourit.

Enfin - mais vaut-il encore la peine de le souligner ? - c'est bien parce que j'ai épousé ma solitude qu'elle m'a récompensé de la société de toutes ces pensées. Ce qui prouve bien que la solitude nous hisse jusqu'à ce qui est universel. C'est dans la solitude, pour le moins, que je vous ai écrit tout ça. Si je n'avais pas été seul, je n'aurais pas pu être autant avec vous.

Privé de solitude, l'homme n'est vraiment plus rien qu'un robot conditionné, toujours défiant et inquiet de son image, constamment sous l'œil des caméras qui l'espionnent, contrôlé par la domination d'une autre volonté : mode, dictature, idéologie, secte, fausse religion, tout ce en quoi il ne peut trouver une réelle et pleine autonomie de la pensée ou de l'affectivité. Mais pour demeurer libre, pour illuminer son esprit, sans cesse il faut qu'il y revienne. De plus, la solitude nous donne naturellement tout, sans nous imposer de telles exigences. Elle est tellement généreuse ! C'est elle qui vous permet de refaire le plein et de tenir jusqu'au bout dans cette épreuve. Qu'importe les pénuries, le temps qu'elles dureront, qu'on soit en première ligne ou à l'arrière du front, au moins nous sommes assurés d'une ressource inépuisable : la bienveillante solitude où nous pouvons puiser notre résilience et renouveler toutes les forces qui nous procurent amour, invention, vaillance et courage. – Maman, comment fais-tu pour être si forte ?- Tu le sauras bien assez vite quand tu seras grand !

Chers élèves, lorsque vous ne supporterez plus l'épreuve, retirez-vous doucement dans la solitude ! C'est un joli paradoxe que ce ne soit qu'en elle qu'on puisse en définitive le mieux peupler son cœur ou civiliser son propre univers. Si vous ne savez plus où vous en êtes, que les autres apparaissent inutiles à votre cause, impuissants à vous aider, retranchez-vous dans la solitude intime, là où votre esprit retrouvera la paix. Pensez plutôt : « L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment et presque le souvenir de mes maux, j'appris ainsi

*par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, et qu'il ne dépend pas des autres hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux » - Jean-Jacques Rousseau, Ibid., Deuxième promenade. Et Rousseau n'avait aucun I pad.*

*Enfin, si tout ce que je vous ai écrit sur la solitude ne vous sourit pas parce que vous vous sentez trop fragile encore mentalement pour que cela vous soit d'un certain secours, naturellement il ne faudra pas hésiter à demander de l'aide, un soutien de quelqu'un, ou de recourir aux soins d'un spécialiste. J'ai toujours pensé quant à moi qu'on devrait parler aussi librement et ouvertement des maladies mentales que des maladies corporelles parce que c'était la seule manière, entre êtres humains, de se rendre compte que nous avons ou auront tous, plus ou moins, un jour ou l'autre des problèmes mentaux. En fait, si l'on vous fait souffrir à cause de ça, dites-vous que vous avez affaire à quelqu'un qui a encore plus besoin de soins que vous ! Dans le temps, mais je ne pense pas qu'on emploie encore cette formule, on disait, au Québec qu' « un fou qui sait qu'il est fou est moins fou qu'un fou qui sait pas qu'il est fou! ». J'ai d'ailleurs inventé une suite à cette expression : « Beaucoup de fous qui savent qu'ils sont fous, à la fin, ça ne fait plus de fous du tout ». Vous me suivez ?*

*Ah ! oui ! Un dernier mot. Dans la solitude on fait tout ce que nos facultés proposent : on pense, on aime, on imagine, on veut et on se souvient. C'est à peine si l'on n'est pas capable au surplus de sentir autrui sensuellement quand il est hors de la portée de nos baisers, de nos caresses, de nos étreintes, de nos bonjours ou de nos au revoir du pied ou du coude.*

*Je ne vous tends pas la main même si je vous aime bien.*

*Toutefois à présent vous n'êtes plus seul. Vous voyez mieux à quel point malgré la solitude et la distance, on sait être plus proche et que ça fait du bien !*

## **DIXIÈME LETTRE**

### ***Du bon usage de l'isolement***

*Chers amis très branchés,*

*Il n'y a aucun doute, assurément, que Socrate, Platon et Aristote, Sénèque, Épicure et Montaigne, Rousseau, Kant, Pascal, Camus, et combien d'autres ! furent aussi de grands solitaires, et que nous n'aurions jamais pu bénéficier de leurs idées s'ils n'avaient pas pu être capables de se retirer en eux-mêmes.*

*Si l'occupation de notre solitude est la plus sage façon de rompre avec notre isolement, toutefois la communication informatique et l'usage de nos réseaux sociaux restent évidemment des moyens efficaces pour tromper ce dernier. Je ne vous apprendrai rien sur le sujet. Sans mauvais jeu de mots, les milléniaux sont joliment accrochés à leurs réseaux comme certains oiseaux migrateurs se branchent dans nos forêts. On en connaît les nombreux avantages, dont celui de briser l'isolement n'est justement pas le moindre. Cependant, il n'y a que dans la réflexion solitaire qu'on comprend que ces réseaux devraient beaucoup servir à réduire l'isolement des autres, plutôt que seulement le nôtre propre. Dans la vie, il n'est pas bon d'échanger seulement pour tromper son ennui et pour se divertir, ou pour montrer impatiemment des portraits de soi. Peut-être n'avez-vous pas encore découvert qu'« un homme est littéralement ce qu'il pense », ou qu'il est « le reflet de ses pensées », comme l'a écrit le philosophe britannique, James Allen (1864-1912), l'un des grands pionniers de ce qu'on appelle le « mouvement d'entraide » As a Man Thinketh (1902). Vous devez être davantage que cela puisque l'homme ne se définit jamais mieux que lorsqu'il se dépasse et sait se montrer perfectible.*

*La perfection n'est aucunement à comprendre au sens d'un enfermement égotique sur soi qui serait improductif mais comme un retour sur soi-même qui donne à mieux aimer tout ce qui est humain. Se perfectionner, ici, signifierait faire alors l'effort de prendre des nouvelles de tous ses « contacts », et en particulier, plus généreusement, des nouvelles de ceux qui n'en ont pas, ou qui n'en font pas partie, mais qui n'en sont pas moins humains. Le bon usage de l'isolement, quand on est penché sur son écran, n'est donc pas celui qui entraîne une fuite de la solitude par en avant, mais celui dans lequel on s'élève, grâce aux réseaux sociaux, à un intérêt réel pour les autres.*

*Permettez que je me débranche.*

## ONZIÈME LETTRE

### *Trop d'abondance*

*Biens fortunés élèves,*

*Dans cette folle existence où nous nous pressions sans cesse à la recherche d'un je ne sais quoi, qui se résumait souvent à de multiples petits riens, tout à coup la contagion a mis le monde entier sur « pause ». En nous obligeant au confinement, à l'obligation des mesures d'hygiène, à la fréquentation de la solitude, etc. la menace du danger a forcé chacun à se prendre en charge et à pratiquer finalement quelque simplicité involontaire.*

*En nous privant de la présence de la société et de sa dynamique routinière par la distanciation sociale ou l'enfermement, la retraite volontaire ou le confinement, la pandémie nous démontre – expérience salvatrice et nouvelle pour beaucoup – que nous nous avérons parfaitement capables pour un temps de nous passer physiquement de cette dernière, de vivre dans sa marge et loin de ses excès. Jamais on n'aurait cru qu'on eût pu dire : il n'y a pas que la société dans la vie ! Qu'on le veuille ou non, une telle prise de conscience a du bon, dans la même mesure où « le bonheur est à ceux qui se suffisent à eux-mêmes » - Aristote (-384à -322). La contagion nous a doucement habitués à ne plus compter que sur nous-mêmes et à développer de la sorte une forme ou un début d'indépendance d'esprit, dont nous réalisons qu'il ne peut qu'être bénéfique. Voire, ceux qui sont allés le plus loin dans cette expérience ont même découvert que cette indépendance leur avait manqué dans la vie, comme ils se sont aperçus que leur envie de liberté et d'autonomie avait finalement grandi.*

*À l'envers, cet écart obligé nous révèle à quel point cette société nous est nécessaire – car l'homme est en effet un être social aussi déterminé par des conditions historiques matérielles très concrètes - Karl Marx (1818-1883), ce pourquoi il nous faut également beaucoup la respecter, ne serait-ce qu'à cause de tout ce qu'elle nous procure d'habitude, et dont on s'aperçoit, maintenant qu'il y a progressivement pénurie de ci ou de ça, que tout ce qu'elle produit comme biens de consommation nous tombe toujours tout cuit dans le bec. Car, bien sûr, la crise sanitaire et le chapelet interminable de ses conséquences (dont on ne voulait pas croire au début qu'elles ne faisaient que commencer) entraînent avec eux son lot de restrictions et de défauts désagréables. Les habitués de la surconsommation et de l'abondance que nous sommes ont commencé à réfléchir en termes de stock et de réserves, de parcimonie, de distribution calculée, voire de rationnement... sans qu'on sache bien encore si ces curieuses limitations ne risquent pas de se transformer en état de fait, consécutif de l'état de guerre. Un excellent ami, dont j'ai déjà parlé, me faisait justement remarquer que ce peu de privations que nous subissions nous amenait à réaliser encore plus à quel point nous étions gâtés en temps ordinaire. Comme il avait raison ! Autre leçon de la contagion.*

*Encore que ce ne soit vraiment rien en comparaison de ce que d'autres ont à souffrir ailleurs – dans ces mêmes temps qui étaient pour nous ordinaires – à l'intérieur de leurs camps de réfugiés, abandonnés à eux-mêmes parmi les pestiférés de la mer, coincés sous la surveillance des drones et des pluies de bombes, sans médicaments, sans eau, sans nourriture,*

*sans aide, sans soutien, bref sans absolument rien, sur les routes d'un exil jonché de blessés et d'horribles cadavres. Mais ça, c'était avant la catastrophe. Peut-on concevoir seulement ce que ces démunis pourront faire contre l'hydre virale qui se jettera sur chacun d'eux pour les dévorer tous ensemble ? Leur sort nous imposera un néologisme dont la définition sera d'une horreur à ce point extensible que son étendue dépassera largement tout ce que l'on aura connu d'effroyable; je l'appellerais « pangénocidie ». Terme nouveau ici mais innommable à cause de son contenu.*

*Éprouvés, nous le sommes certes, mais dans l'Occident industriel, nous nous jouissons toujours de l'essentiel, et souvent de beaucoup plus que le strict nécessaire. Ce n'est pas encore nous que la contagion forcera à... ! Pyrrhon, Épicure et Marc-Aurèle en seraient, certes, tombés par terre !*

*Nous n'anticipons pas très bien les choses. Nous devrions développer davantage d'indépendance d'esprit et de simplicité volontaire... chaque jour on nous prépare progressivement au pire. La pandémie occupe tous les écrans. Inconsciemment, irrémédiablement, la préoccupation tourne à l'obsession : le pic recule devant nous comme la ligne à l'horizon. Quand il sera atteint, la maladie s'invitera comme une seconde vague, dont on ne sera défiera pas, et qui reviendra sans nul doute. - À vos masques, prêts ? Partez !*

*Au fait, quelqu'un se rappelle-t-il qu'hier nous manifestations dans la rue pour dénoncer les féminicides, pour lutter contre le dérèglement climatique ou pour sauver notre environnement, notre planète à moitié bleue, etc. ?*

*Oui, nous changeons vraiment de temps.*

## **DOUZIÈME LETTRE**

### **La dépossession**

*Le possesseur des richesses ne se rend pas heureux  
de les avoir, mais de les dépenser, et non de les dépenser  
à tout propos, mais de savoir en faire un bon emploi.*

*Cervantès. Don Quichotte. II. Ch. VI.*

*Mes bons élèves,*

*Les mesures censées nous protéger en priorité de la contamination, de l'essoufflement et de l'expiration ont toutefois aussi de grands effets pervers. Car la roue de la fortune ayant cessé de rouler, elle engendre l'effondrement de l'économie elle-même. Les dirigeants débloquent des fonds, en apparence inépuisables, que les gouvernements en panique ont tout à coup tiré d'on ne sait où (mais qu'on fera payer plus tard à la population avec les intérêts), pour aider à peu près tout le monde, en soutenant ceux que la dette, la dépossession et la faillite ont d'abord frappés de plein fouet. Il le fallait. Car que faut-il comprendre à la vie quand hier nous nous maintenions dans la stabilité économique et la croissance illimitée et qu'aujourd'hui la bourse dévisse, les portes-feuilles se vident, les ressources se raréfient ? Trop de gens risquent de périr d'angoisse, de finir à la rue ou de suicider. En 1938, à New York, suite au Krach financier, plus d'un actionnaire ruiné s'est lancé du haut d'un gratte-ciel. Pour l'avenir du pays, les élus ont essayé de soutenir tout le monde à coup de subventions et de prestations. On espère qu'ils ont fait ça davantage pour préserver les emplois de leurs concitoyens que pour l'avenir des intérêts très étroits des seuls établissements financiers.*

*En nous dépossédant si cruellement de nos biens matériels, du fruit des efforts de toute une existence ou de celui de nos meilleures réalisations, la crise sanitaire nous dessert une leçon de vie implacable. Elle contraint tous les hommes avec leurs sociétés à reconnaître – à leur grand désarroi – que rien n'est définitivement acquis sur cette terre. Plus qu'un truisme, cette incontournable vérité, en dépit de sa dureté, a été répétée sans cesse, avec une énorme insistance, par la majorité des penseurs de notre humanité. Rien qu'au cours de l'Antiquité gréco-romaine, Épicuriens et Stoïciens, Sceptiques et Académiciens, lesquels se sont beaucoup inquiétés en leur temps déjà au sujet des défauts de leurs contemporains et de leur attachement inconsidéré pour les biens matériels, ont ressassé pendant des siècles qu'il était essentiel de relativiser tout ce que l'homme croit être définitivement à lui. Ainsi cette pensée de Marc-Aurèle (-) : « Tout ce que tu vois sera bientôt détruit, et tous ceux qui assistent à cette dissolution seront bientôt détruits, et celui qui meurt dans l'extrême vieillesse sera réduit au même point que celui dont la mort fut prématurée »- Pensées pour moi-même, no 33. Ou cette invite*

*puissante tirée du Manuel d'Épictète : « Ne dis jamais de quoi que ce soit : ' Je l'ai perdu'. Mais : ' Je l'ai rendu'. » Ce dire vous semble énigmatique ? L'homme peut tout obtenir par ses efforts mais non de maîtriser l'ensemble des conditions du destin qui lui ont permis d'assurer ces efforts eux-mêmes qui l'ont favorisé, pas plus d'ailleurs que l'énergie de vouloir ce qu'il a voulu. D'autres, aussi talentueux et volontaires que lui, n'ont, à l'évidence, pas eu une telle chance : ils sont nés sans force morale ou dans d'autres situations défavorables auxquelles ils n'ont jamais pu s'arracher. Pourtant l'homme récupère à l'excès tous les mérites de sa réussite et de sa fortune, et ce d'une manière continuellement égotique, sans considérer à quel point il y a peu participé. En fait nous préférons ignorer cette part d'inconnu qui frappe notre réalité et nous prendre en quelque sorte pour des dieux. Mais si les circonstances incontrôlables qui nous avaient jadis favorisés se retournent soudainement et d'un coup contre nous, comme il nous arrive en ce moment en raison du choc économique fatal que provoque l'irruption de ce seul petit corps étranger, aussitôt nous voilà perdus, en manque de biens et aussi mal préparés philosophiquement qu'un pauvre et vulnérable innocent. « Croire que, dans cette vie, les choses doivent toujours durer au même état, c'est croire l'impossible ». Miguel de Cervantes (1547-1616). Don Quichotte, Chapitre LIII. Voilà qui est profondément triste et d'autant plus désolant que c'est exactement ce que nous allons observer de plus en plus autour de nous au long de cette tragédie, si cela ne nous arrive point à nous-mêmes. Alors, reprend sur son élan Épictète : « Que préférez-vous donc ? L'argent ou un ami sûr et modeste ? ». Et à l'heure où l'argent manquera ? On n'entend plus rien de ces vues-là aujourd'hui. Mais toutes ces idées anciennes, me reprendra-t-on, sont plus accessibles que jamais auparavant; et je réponds que c'est, curieusement, l'insistance à les faire connaître qui manque le plus.*

*Il est absolument incompréhensible et tout à fait inadmissible de nos jours que ni notre éducation, ni notre information, ni nos médias sociaux, pas même les objets de nos divertissements ne sachent nous rappeler un principe aussi fondamental de sagesse pratique. Comment se peut-il que des hommes du XXI<sup>e</sup> siècle se disant aussi évolués n'aient encore rien prévu dans leur histoire pour se prémunir à l'avance, non pas monétairement, mais psychologiquement, de la possibilité de tout perdre, en n'ayant pensé constamment qu'à tout accumuler jusqu'à l'excès et jusqu'à épuiser leur environnement naturel ? Pourquoi les idéologies scientifique, informatique et politique de notre époque se sont-elles détournées de l'étude sérieuse des sagesse passées pour épouser une éthique et une jurisprudence seulement préoccupées par l'établissement d'un monde d'accumulation et de richesse ? Un auteur inconnu aurait affirmé : « L'important n'est pas d'avoir beaucoup de biens mais de savoir en profiter ». À présent, nous sommes devenus si mentalement fragiles qu'il est vrai que notre situation pourrait bien ressembler à celle que Rousseau décrivait au Siècle des lumières en constatant que les progrès et la culture de son temps avaient éloigné l'homme de la connaissance de sa véritable nature. Et comme lui, étant entré comme vous de force dans l'histoire, par cette voie virale, je ne suis pas loin de penser que l'homme qui pourrait en principe être bon par nature est corrompu par une culture qui le tue par manque de raison et d'amour, comme de perfectionnement et de prévoyance. C'est que nous sommes en plein dedans maintenant, voyez-vous, et qu'il a fallu cet incroyable bouleversement universel pour nous montrer à quel point*

*nous avons été imprudents de renverser l'ordre de nos priorités. Je ne fais que traduire des soucis indicibles, des doutes et des insatisfactions qui nous taraudent...*

*Je parle ici des sociétés dans leur vaste ensemble et d'un nombre certain de nos contemporains, et non de ceux qui, exceptionnellement au cours de leur vie, en raison des épreuves difficiles qu'ils ont vécues – humiliations, pauvreté, renoncements dont ils ont eu l'intelligence de tirer une plus humble pensée, ont fini par changer en catimini leur mode de vie et leur manière d'être. Car il en est. Celle-là qui a failli mourir d'un cancer du sein, ou celui-ci arraché à la mort par des pinces de désincarcération ont plus généralement un sens aigu de la valeur des choses que d'autres qui furent moins éprouvés.*

*Je ne dis pas, par réalisme pratique, qu'il faut dédaigner le besoin d'une paye bien fixe, le confort d'une maison douillette, la protection d'une assurance ou la promesse d'une retraite; toutes choses qui sont bonnes pour nous et que nous méritons toutes et tous minimalement. Je pense juste qu'il faut nous préoccuper de nécessités plus grandes et plus satisfaisantes que les seuls facteurs économiques, l'ivresse du pouvoir ou l'obsession de la technicité, telles que, par exemple, la conservation de notre santé, l'amour d'une personne douce et fidèle, l'amitié de nos proches, la capacité à développer de la résilience face à l'épreuve de la contrariété... Facile à dire, me direz-vous. Oui, mais la nature nous contraint toujours au bout du compte à le faire. Tôt ou tard, nous serons malgré nous acheminés vers cette sagesse obligatoire, puisque nous nous trouverons progressivement délestés, en vieillissant, à moins d'en être empêchés par des vices profonds ou quelque déficience de notre raison, du bagage de nos illusions, de celui de nos attentes, des tensions de nos passions, et jusqu'à notre goût de vivre ou même de mourir. Bien naturellement, chez vous les plus jeunes, ce détachement paraît invraisemblable. Et pourtant, la contagion catastrophique vous le fait connaître plus tôt que vous ne l'auriez prévu : ce virus a la propriété de nous faire tous vieillir plus vite que de nature.*